inquiétants. Jusqu'où les êtres humains vont-ils « dominer » la nature et la « soumettre » à leur volonté ?

Volonté de puissance et destruction de la nature

Cette façon de considérer et d'exploiter la nature, avec pour principal mobile une volonté de puissance exacerbée, a pour conséquence d'accroître la pollution de la terre, des océans et des êtres vivants d'une manière parfois irréversible à court ou moyen terme. Les drames écologiques, marées noires et pollutions meurtrières, qui ont secoué les années 70-90 ont soulevé les premières grandes vagues de protestation contre les excès de la société industrielle.

Il suffit d'évoquer quelques noms qui restent gravés dans les mémoires : Seveso (Italie, 1976), Bhopal (Inde, 1984), Tchernobyl (URSS-Ukraine, 1986). On se souvient de la première marée noire du Torrey Canyon, en 1967, et de celles qui ont suivi au rythme d'un accident majeur tous les dix ans : Amoco-Cadiz (1978), Exxon Valdez (1989), Erika (1999), Prestige (2002), plate-forme pétrolière Deepwater Horizon (2010), etc. Certaines catastrophes naturelles se conjuguent parfois avec un accident industriel, comme à Fukushima en mars 2011 sur les côtes japonaises où un très fort séisme (magnitude 9 sur l'échelle de Richter) a engendré un puissant tsunami qui a lui-même détruit en partie une centrale nucléaire. On connaît encore mal toutes les conséquences de cet accident, tant au Japon que le long des côtes étrangères les plus éloignées où les courants marins transportent les déchets irradiés. La pollution aux hydrocarbures due aux conflits armés devrait aussi

© Excelsis – Tous droits réservés – XL6.com

être prise en compte, comme par exemple lors de la guerre du Golfe en 1991où de très grandes quantités de pétrole ont été incendiées et déversées sur le sol et dans la mer. D'une manière générale, les conflits engendrent toujours une destruction des habitats naturels et une pollution importante, dont l'ampleur peut varier avec le type d'armes utilisé (chimique, bactériologique, nucléaire, etc.).

On multiplie les risques chimiques dans le monde : plusieurs milliers de nouveaux produits naturels ou de synthèse sont indexés *chaque jour* dans les *Chemical Abstracts*. Plus de 140 millions de substances organiques et inorganiques ont été recensées (voir www.cas.org), mais il semble que seules environ 3 % aient fait l'objet d'une étude toxicologique[3].

Le Programme des Nations Unies pour l'Environnement (PNUE), en lien avec l'Organisation Mondiale de la Santé (OMS), encadre la mise en œuvre d'une approche stratégique pour réduire les effets des substances chimiques les plus néfastes sur la santé humaine. Parmi les plus dangereuses figurent l'amiante, l'arsenic, le benzène, le cadmium, les dioxines (dont les fameux PCB), le mercure, le plomb et divers pesticides. L'exposition prolongée à ces produits, notamment lors de l'extraction, de la production, du transport, de l'utilisation (dont la consommation régulière via les produits

3. Soit environ 4 millions, mais le chiffre est difficile à établir et à vérifier. Voir sur ce sujet www.prc.cnrs-gif.fr, et notamment la liste des agents cancérogènes http://www.prc.cnrs.fr/IMG/pdf/agents-cancerogenes-circ-v22022016-2.pdf. Voir aussi www.saicm.org.

© Excelsis – Tous droits réservés – XL6.com

végétaux et animaux) et de l'élimination, est jugée cancérogène.

On dénonce aujourd'hui avec force les conséquences de la quantité phénoménale de plastique produite et dispersée dans le monde, polluant pour une durée inquiétante nos terres, comblant de nombreux cours d'eau dans les pays en développement et constituant de véritables « continents » au sein des océans. On sait par ailleurs que les matières plastiques se dégradent en très fines particules qui peuvent être ingérées par les animaux terrestres et marins ou s'infiltrer dans les sols jusqu'aux nappes phréatiques. La législation en cours interdit progressivement le plastique « à usage unique » (vaisselle, bâton-tige ou paille, par exemple), un premier pas vers un contrôle plus étroit de la production de cette matière très appréciée et très controversée, appelée dans tous les cas à être conçue, à terme, comme entièrement recyclable.

L'espace même est pollué par les débris des 5 000 fusées et satellites lancés depuis 1957 ; plus de 20 000 objets de taille variable tournent désormais en orbite autour de notre planète, entre 800 km et 2 000 km d'altitude pour la plupart, et se démultiplient en entrant en collision entre eux. La pollution à l'échelle mondiale suscite des réactions justifiées, les mesures pour la réduire commencent tout juste à produire leurs effets, encore largement insuffisants.

La critique matérialiste et spiritualiste

Dès le XIX^e^ siècle, on trouve dans la littérature scientifique une description saisissante de cet enchaînement

© Excelsis – Tous droits réservés – XL6.com

funeste d'une domination aveugle de l'homme sur la nature. Le Français Jean-Baptiste de Lamarck (1744-1829) le souligne dans une perspective matérialiste et athée :

> L'homme, par son égoïsme trop peu clairvoyant pour ses propres intérêts, par son penchant à jouir de tout ce qui est à sa disposition, en un mot, par son insouciance pour l'avenir et pour ses semblables, semble travailler à l'anéantissement de ses moyens de conservation et à la destruction même de sa propre espèce. En détruisant partout les grands végétaux qui protégeaient le sol, pour des objets qui satisfont son avidité du moment, il amène rapidement à la stérilité ce sol qu'il habite, donne lieu au tarissement des sources, en écarte les animaux qui y trouvaient leur subsistance, et fait que de grandes parties du globe, autrefois très fertiles et très peuplées à tous égards, sont maintenant nues, stériles, inhabitables et désertes[4]…

Un écho plus récent de cette « définition » a été formulé par le pape Jean-Paul II dans une lettre encyclique (*Centesimus annus*, 1991*),* presque dans les mêmes termes (volontairement), mais cette fois avec une portée spirituelle évidente :

> L'être humain, saisi par le désir d'avoir et de jouir plus que par celui d'être et de croître, consomme d'une manière excessive et désordonnée les ressources de la terre et sa vie même. À l'origine de la destruction insensée du milieu naturel, il y a une erreur anthropologique, malheureusement répandue à notre époque. […] Il [l'homme] croit pouvoir disposer arbitrairement de la terre, en la soumet-

4. Jean-Baptiste de Lamarck, *L'homme*, définition, 1817.

© Excelsis – Tous droits réservés – XL6.com

tant sans mesure à sa volonté, comme si elle n'avait pas une forme et une destination antérieures que Dieu lui a données, que l'homme peut développer mais qu'il ne doit pas trahir. Au lieu de remplir son rôle de collaborateur de Dieu dans l'œuvre de la création, l'homme se substitue à Dieu et, ainsi, finit par provoquer la révolte de la nature, plus tyrannisée que gouvernée par lui.

Le profit est légitime, mais il a ses limites. Il en va de même pour la croissance économique : elle est révélatrice d'un monde en mouvement, dont l'évolution peut être considérée comme positive, mais il n'est pas normal qu'elle domine les esprits et influence les comportements jusqu'à imposer aux êtres humains une forme de servitude.

Le marché hors de sens

La croissance économique est devenue une véritable obsession de l'humanité : les analystes du marché mondial délivrent leur prophétie quotidienne, puis les vendeurs et les acheteurs le façonnent à leur image, souvent déformée par la cupidité.

On ne peut pas remettre en cause le bien-fondé des échanges nécessaires pour le bien du plus grand nombre ; mais on ne peut pas nier davantage la réalité des passions qui animent les divers agents de ce marché, vendeurs, acheteurs et consommateurs. Tous finissent par dépendre, jusqu'à l'esclavage, des caprices de ce véritable « Léviathan » tentaculaire et souverain. Comme dans le livre de l'Apocalypse, ce grand marché de Babel peut s'écrouler « en une seule heure », au grand désarroi de l'humanité, et surtout des commerçants.

© Excelsis – Tous droits réservés – XL6.com

Dans la longue liste des marchandises échangées sur ce marché apocalyptique figurent des esclaves humains, en dernière place loin derrière les métaux, les tissus, les bois et les condiments précieux (Ap 18.10-12). Certains commentateurs n'hésitent pas à interpréter ces termes « esclaves humains » (littéralement des « corps et âmes humains »), comme des vies brisées par un travail excessif et par un commerce passionné. Dans ce même livre, un avertissement solennel est lancé contre « ceux détruisent [moralement et physiquement] la terre » (Ap 11.8).

Plusieurs « commandements » vont à l'encontre de la stricte « rentabilité » fondée sur le profit égoïste : le propriétaire d'un champ de blé, d'une oliveraie ou d'une vigne est tenu de ne pas revenir moissonner ou récolter ce qu'il a laissé après un premier passage, afin de l'abandonner à la veuve, l'orphelin et l'étranger ainsi autorisés à glaner leur propre récolte pour se nourrir. On ne doit pas museler le bœuf qui foule le grain et l'empêcher de manger sa part (Dt 24.19-22 ; 25.4).

Le contentement : entre raison et foi

Au-delà des ressorts profonds et mesurables de l'économie, que l'on peut décrire et analyser de façon scientifique et rigoureuse, il faut donc prendre en compte les comportements humains les plus inattendus, parfois les plus irrationnels, sans en négliger la dimension spirituelle. La soif de richesses, entre autres passions, pousse l'humanité à asservir la création aux exigences tyranniques d'un rendement sans cesse accru, au-delà du nécessaire et du raisonnable.

© Excelsis – Tous droits réservés – XL6.com

Dans le même temps, c'est le manque de confiance, de « foi », qui conduit les hommes et les femmes des sociétés « développées » à rechercher toutes les sécurités, les assurances les plus complètes, les réglementations les plus inflexibles, au point de paralyser une société tout entière, incapable de se montrer entreprenante avec mesure et sagesse et de trouver l'équilibre entre liberté et responsabilité.

Pour envisager une saine croissance, il faut apprendre à être patient et « content », c'est-à-dire satisfait avec ce que l'on a déjà, davantage que frustré de ce que l'on n'a pas encore. Cela suppose que l'on recherche la justice, notamment pour les pauvres, et que l'on freine l'exploitation excessive de la création.

Sans doute faut-il revenir à une conception plus simple de la vie :

> La Bible nous rappelle que le bonheur, pour un ancien Hébreu, c'était de pouvoir se reposer dans sa vigne, sous son figuier, symboles de prospérité et de sécurité ; qu'il était, au jardin, à des années-lumière des mille et une tentations de la modernité[5]…

Se reposer avec confiance en Dieu est probablement l'un des meilleurs moyens de demander justice et d'éviter l'épuisement prématuré des richesses naturelles de la planète, voire leur destruction.

5. Jean-Marie Pelt, *La terre en héritage*, 2000, p. 257.

© Excelsis – Tous droits réservés – XL6.com

Un garde-fou biblique : le sabbat

> Pense à observer le jour du sabbat et fais-en un jour consacré au Seigneur. Tu travailleras six jours pour faire tout ce que tu as à faire. Mais le septième jour est le jour du repos consacré au Seigneur, ton Dieu. Tu ne feras aucun travail ce jour-là, ni toi, ni ton fils, ni ta fille, ni ton serviteur, ni ta servante, ni ton bétail, ni l'étranger qui réside chez toi ; car en six jours, le Seigneur a fait le ciel, la terre, la mer, et tout ce qui s'y trouve, mais le septième jour, il s'est reposé. C'est pourquoi le Seigneur a béni le jour du sabbat et en a fait un jour qui lui est consacré. (Ex 20.8-11, BFC)

Le sabbat fut institué en référence au récit biblique de la création en « sept jours ». Le peuple d'Israël devait donc observer le sabbat et ne pas travailler le septième jour de la semaine. C'était une nouveauté assez radicale dans le Proche-Orient ancien car le sabbat concernait tous les hommes et femmes de la société, y compris les « esclaves » et les étrangers. Chacun avait droit au repos hebdomadaire.

Le sabbat était l'une de ces limites imposée par Dieu à son peuple, un garde-fou pour l'empêcher de rompre les liens créationnels. En respectant ce jour consacré à Dieu, par reconnaissance et respect pour le Seigneur de la création, chacun pouvait constater qu'il était une créature limitée dans le temps et l'espace et qu'il ne pouvait vivre de façon entièrement autonome, ni compter exclusivement sur ses propres forces et sur son travail pour subvenir à ses besoins. C'était un moyen pratique de mettre en garde le peuple d'Israël contre la tenta-

© Excelsis – Tous droits réservés – XL6.com

tion de diviniser la nature ou les êtres vivants. Le sabbat apparaît donc comme un rappel de l'ordre créationnel.

Le sabbat était enfin un jour où l'on célébrait le Dieu libérateur, où l'on se réjouissait de la délivrance de l'esclavage en Égypte (Dt 5.15). Le sabbat était donc comme un signe tangible de la relation exclusive entre Dieu et son peuple (Ex 31.12-17). On notera que l'ordre de respecter le sabbat est parfois juxtaposé à celui de rejeter toute idolâtrie (Ex 23.12-13).

Le sabbat de la terre

Les animaux domestiqués pour le travail avaient droit au repos du sabbat et la terre devait se reposer tous les sept ans (Lv 25.2-7). Dieu promettait ainsi à son peuple une récolte exceptionnelle, quasi miraculeuse, la sixième année afin de pouvoir passer l'année sabbatique (et celle qui suit jusqu'à la nouvelle récolte) dans les meilleures conditions, sans souffrir de la famine (Lv 25.18-22). Mais lorsque les commandements de la loi mosaïque étaient transgressés, en particulier celui du sabbat, la terre finissait par « vomir » ses habitants ; les populations étaient alors soumises aux dures lois de l'exil volontaire ou forcé (Lv 18.25, 28 ; 20.22). Pendant ce temps où elle n'était plus travaillée, la terre pouvait « jouir de ses sabbats », et retrouver ainsi sa fécondité (Lv 26.34, 43).

Ces images bibliques sont éloquentes. La terre se repose si le peuple d'Israël se montre fidèle à Dieu, elle peut même se *réjouir* de ce repos ; mais elle souffre d'être surexploitée ou de subir les conséquences des infidélités religieuses des humains : elle en est malade au point de les *vomir*… Un « proverbe » biblique exprime avec

© Excelsis – Tous droits réservés – XL6.com

force les conséquences de cette tendance à l'excès : « Si tu trouves du miel, n'en mange pas trop, sinon tu seras dégoûté au point de le vomir… » (Pr 25.16, BFC).

Repos et foi

Le repos est lié à la grâce de Dieu, à son amour ; c'est un signe de la dépendance des êtres humains envers le Seigneur, de leur confiance en Dieu qui pourvoit généreusement à leurs besoins, même lorsqu'ils se reposent. Il n'y a pas de repos réel sans foi en Dieu. Bien des hommes et des femmes pourraient s'inspirer de cette vérité pour éviter de tomber dans un esclavage qui ruine leur famille et leur santé, et qui affaiblit en fin de compte leurs performances et la qualité de leur travail, sans compter les conséquences négatives sur leur environnement. Il est dangereux de faire du travail une nouvelle idole…

Les êtres humains peuvent donc soumettre la création, à condition de rester eux-mêmes soumis à Dieu en mettant ses commandements en pratique. En respectant le sabbat, en particulier, ils sont invités par Dieu au repos et à la confiance, l'auteur de la lettre aux Hébreux le souligne dans une perspective nouvelle. C'est en cela que Dieu promet la liberté à son peuple et que le sabbat, symbole par excellence du repos spirituel, prend tout son sens : la liberté retrouvée de vivre en communion avec Dieu et de tendre vers l'idéal de sa loi. Foi et repos sont ainsi liés pour que vivent au mieux la terre et les êtres humains qui la cultivent et l'habitent.

Faut-il donc respecter scrupuleusement le sabbat ? Observer un jour de repos consacré à Dieu et à faire du

© Excelsis – Tous droits réservés – XL6.com

bien à ceux qui nous entourent est une saine pratique, à condition que le sabbat ne devienne pas un nouveau moyen d'enchaîner l'être humain à un jour inamovible (on peut aussi se reposer le dimanche ou un autre jour) et à une obligation rituelle incontournable : le sabbat est fait pour l'homme, et non le contraire, rappelle Jésus (Mc 2.27). Toutefois, il n'y a pas de véritable liberté sans faire preuve d'un authentique sens des responsabilités : c'est à ce prix que l'on peut prendre soin de ce que Dieu a créé. Tout est grâce : l'Évangile donnera un sens nouveau à cette sentence mémorable…

© Excelsis – Tous droits réservés – XL6.com

Table des matières

Introduction 5
1. Le mandat culturel et ses implications 9
2. Le renversement de l'ordre créationnel 30
3. Lois et limites de l'activité humaine 47
4. Évangile et protection de l'environnement 67
5. Écologie et « nouvelle création » 88
6. Eschatologie et écologie 104
7. De la théorie à la pratique 130
8. Les chrétiens et l'écologie 173

© Excelsis – Tous droits réservés – XL6.com